

Étonnement philosophique Émerveillement biblique

Monique Lise Cohen

*« D'un philosophe ceci est le pathos : l'étonnement.
Il n'existe pas d'autre origine de la philosophie. » (Théétète, 155d)*

*« Dessille-moi les yeux
pour que je puisse contempler les merveilles issues de ta torah. »
(Psaume 119, 18)*

Le mot « merveille » que l'on trouve dans la Bible est issu de la racine *pèlè/pè-lamed-alef* et a été traduit généralement par le mot grec *thauma* qui signifie « étonnement ».

C'est ici, à la faveur de ces significations engendrées par les traductions, qu'une rupture et un malentendu se nouent entre la pensée biblique et la philosophie.

Depuis Platon et Aristote, l'étonnement est le commencement de la philosophie. Étonnement devant ceci que le monde est.

Or la Bible rapporte les merveilles à Dieu et nomme l'émerveillement devant la justice de Dieu et la loi à laquelle nous nous conformons.

Cette divergence entre Bible et Philosophie ne relève pas des concepts de foi et de savoir élaborés dans l'histoire occidentale, mais de pensées différentes sur le monde et l'expérience.

Est-il possible cependant, dans nos langues travaillées par les concepts philosophiques, d'entendre l'enseignement qui provient de la Bible ?

L'étonnement au commencement de la philosophie. Platon et Aristote

Karl Jaspers, dans son *Introduction à la Philosophie*¹, nomme ainsi trois moments. Il y a tout d'abord l'étonnement qui est interrogation et sollicite la connaissance, puis le doute qui nécessite l'examen de la claire certitude et enfin le bouleversement en l'homme qui s'interroge sur lui-même. Jaspers décrit ces mouvements selon Platon et Aristote. Platon a dit que l'origine de la philosophie, c'est l'étonnement. Notre œil nous a fait « participer au spectacle des étoiles, du soleil et de la voûte céleste ». Ce spectacle nous « a incités à étudier l'univers entier. De là est née pour nous la philosophie, le plus précieux des biens que les dieux aient accordé à la race des mortels ». Et Aristote : « Car c'est l'étonnement qui poussa les hommes à philosopher : ils s'étonnèrent d'abord des choses étranges auxquelles ils se heurtaient ; puis ils allèrent peu à peu plus loin et se posèrent des questions concernant les phases de la lune, le mouvement du soleil et des astres, et la naissance enfin de l'univers entier. »

Ainsi philosopher consiste à s'échapper des liens de la nécessité vitale. Mais le chemin de l'étonnement va susciter un paradoxe. Le regard s'étonne. Il s'étonne de s'être étonné. Puis advient le retour réflexif sur soi où se découvre l'identité de la pensée et de l'être. Chemin vers l'adéquation au réel, ce qui est véritablement. Nous sommes dans la dimension du même, de l'identité.

Tel est le paradoxe : l'étonnement initial a enfanté la connaissance et il disparaît dans la connaissance.

En résumé, l'origine de la recherche philosophique se trouve dans l'étonnement, le doute, la conscience que l'on a d'être perdu. Dans chaque cas, elle commence par un bouleversement qui saisit l'homme et fait naître en lui le besoin de se donner un but. C'est l'étonnement qui poussa Platon et Aristote à chercher l'essence de l'être. Descartes a cherché à travers l'indétermination sans fin des choses incertaines la certitude indubitable. Les stoïciens ont cherché dans les souffrances de la vie la paix de l'âme. Est-il possible de sortir de ce paradoxe ? L'étonnement qui se résout dans son contraire ?

Karl Jaspers, dans son *Introduction*, pose plusieurs questions. Quand l'être se révèle en suscitant notre étonnement, nous reprenons haleine, mais nous sommes tentés de nous dérober aux hommes et de nous abandonner à une pure magie métaphysique. La certitude incontestable, elle, ne règne que lorsque nous cherchons à nous orienter dans le monde à l'aide du savoir scientifique. L'attitude inébranlable de l'âme dans le stoïcisme n'a de valeur que passagère, lorsqu'il nous faut traverser le malheur, nous sauver d'une ruine totale, mais elle reste en elle-même privée de substance et de vie.

Ces trois mobiles qui agissent en nous — étonnement et connaissance, doute et certitude, situation de l'homme perdu dans le monde et qui devient lui-même — n'épuisent pas les raisons qui nous portent aujourd'hui à philosopher. Et Jaspers ajoute : « Cela pourrait l'être s'il y avait pour moi, dans l'isolement, une vérité qui me suffirait. La souffrance que j'éprouve quand la communication avec autrui est imparfaite, la satisfaction extraordinaire que donne une communication véritable, ne m'atteindraient

¹ Karl Jaspers, *Introduction à la Philosophie*, Paris, Plon, 1951.

pas ainsi sur le plan philosophique si j'étais pour mon propre compte, et dans une solitude absolue, sûr de la vérité. Mais je n'existe qu'avec autrui ; seul je ne suis rien. » Où l'on entend en résonance le commencement de la critique phénoménologique et de la rencontre du visage d'autrui chez Lévinas qui commence ainsi : parler à quelqu'un, ce n'est pas parler de quelque chose !

Au commencement du récit biblique : Abraham.
Le regard vers le soleil, les étoiles
et la voute céleste ne produit pas d'étonnement-émerveillement.

L'étonnement-commencement de la philosophie chez Platon et Aristote offre la trame d'un récit qui ressemble au commencement d'Abraham. Mais le chemin du patriarche biblique va différer grandement du chemin philosophique.

Nous lisons au chapitre 15 du livre de la Genèse qu'ayant observé les astres, Abram² en conclut à l'existence du Créateur, « Maître de l'univers ». Le *Midrach Rabbah*³ s'inscrivant dans les blancs du texte biblique imagine un récit. Il y a un palais en flamme, et c'est l'univers en proie aux ardentes passions coupables. Abra(ha)m perçoit l'appel qui lui demande de partir, et il comprend qu'il y a un maître, un gouverneur. Il reconnaît et nomme alors le Créateur comme maître dans les cieux et sur la terre. Car auparavant, le Dieu n'était connu que comme *qoné*, maître dans les cieux, et par les anges seuls. Il est le maître, mais l'homme a une part de responsabilité dans cette maîtrise, ou plutôt c'est la dimension de l'Alliance qui est en jeu et qui apparaît ici. L'homme n'est pas seul. Lorsqu'il reçoit l'injonction : « Regarde vers le Ciel... », il n'est pas astrologue, mais il est prophète. Puisque cette même injonction l'appelle à sortir du destin astrologique, à ne pas trembler devant les signes célestes. La tradition juive retiendra qu'en sortant du destin astrologique, Abraham acquiert et nous transmet le pouvoir de bénir.

² Le premier patriarche porte au début le nom d'Abram. Il s'appellera Abraham après la circoncision qui lui permettra d'engendrer (Genèse 17, 5).

³ *Morceaux choisis du Midrach Rabbah, trad. et comment. par Maurice Stern, 1^{ère} partie, Beréshit Rabbah, Genèse*, Jérusalem (Israël), Daf-'Hen, 1981, p. 70 ; 91-92 ; 101 et 104.

Littéralement « qui vient du *drach* », qui est une enquête, une recherche. Bien au-delà d'une exégèse, le *midrach* est une création littéraire qui développe des récits dans les blancs du texte biblique. Il existe plusieurs grands recueils de *midrachim* dans la tradition littéraire juive. On distingue le *Midrach Halakha* (juridique) et le *Midrach Aggada* (anecdotes, récits et paraboles). Un très célèbre recueil le *Midrach Rabbah* (Ve-VI^e s.) se développe en relation avec les livres de la Bible. La rédaction des *midrachim* s'étend sur une période d'environ 1200 ans, et ses auteurs sont en général anonymes. Cette écriture rapportée, selon la tradition, à la révélation de Moïse au Sinaï a pu commencer déjà à l'époque de l'exil à Babylone. Ces deux interprétations ne sont d'ailleurs pas contradictoires : la Torah est un livre prophétique qui ouvre la possibilité d'écrire de nouveaux textes, eux-mêmes inspirés par le même souffle prophétique que celui de la révélation au Sinaï.

Dieu l'a amené au-dessus des sphères célestes. Comme Il le fera pour Moïse. Et cette geste est une sortie de l'étonnement philosophique que nous avons rencontré chez Platon et Aristote. Cette sortie ne le conduit pas vers la science, puis vers soi-même, mais vers la reconnaissance du Maître de l'univers afin de Lui donner une assise sur terre. Le mouvement se fait ainsi d'Abra(ha)m vers le Ciel et de Dieu vers la terre. C'est alors qu'apparaît le Nom Tétragramme, ainsi qu'il est écrit : « Et il eu foi en YHWH et YHWH lui en fit un mérite. »⁴ (Genèse 15, et sq.). À tel point que le monde, sa création, sa subsistance ne trouvent leur justification que grâce à Abraham.

Alors, quand la transcendance et l'immanence se joignent, Abra(ha)m devient capable d'endurer des épreuves. Le chemin n'est donc pas celui de la sortie des épreuves, du doute, de l'incertitude pour arriver à la connaissance et se trouver délivré des épreuves dans une sorte d'état harmonieux, mais le chemin est celui de la reconnaissance d'un Autre que soi-même. C'est cela qui permet de traverser les épreuves.

« Je n'existe qu'avec autrui », avait écrit Karl Jaspers, en critique du chemin de l'étonnement philosophique s'abolissant dans la connaissance.

Quel est cet « autre », quels sont ces autres vers lequel et lesquels nous conduit le texte biblique ? Nous pourrions répondre ainsi : Dieu, la femme et l'enfant, selon les commentaires d'Emmanuel Lévinas. L'altérité est féconde, loin des logiques de l'identité et du même, elle fait venir la nouveauté dans le monde. Nous notons également que l'altérité est garantie par l'Alliance entre Dieu et l'homme, et que cette alliance est chaque fois annoncée, initiée, proposée par Dieu. Sinon le monde serait sans Dieu, réduit à un espace tragique, ou encore il n'y aurait que Dieu écrasant l'humanité.

En fait l'étonnement-commencement de la philosophie chez Platon et Aristote entre en résonance avec le commencement d'Abra(ha)m lorsqu'il regarde les astres du ciel (Genèse 15, 5), mais les chemins philosophique et biblique vont alors différer grandement. Et le texte biblique ne parle nullement d'étonnement ou d'émerveillement à propos de la contemplation du cosmos.

L'étonnement au commencement de la philosophie (suite) : L'arc-en-ciel

Hannah Arendt⁵ dévoile une autre dimension au commencement de la philosophie. Elle cite Platon : « Il est tout à fait d'un philosophe ce sentiment (*pathos*) : s'étonner (*thaumazein*). La philosophie n'a point d'autre origine (*arché*), et celui (Hésiode) qui a fait d'Iris (l'Arc-en-ciel, messenger des dieux) la fille de Thaumás (celui qui s'étonne) a l'air de s'entendre assez bien en généalogie. » (*Théétète* 164). Ainsi Iris, l'arc-en-ciel, est

⁴ Ce verset largement repris dans le christianisme est à l'origine du choix chrétien justifié pour la foi et contre la loi. Nous remarquons cependant que c'est au nom du Tétragramme, YHWH, que la foi (*émounah*) est ici annoncée.

⁵ Hannah Arendt, *La vie de l'esprit, 1, La pensée*, Paris, PUF, 1981, p. 164-169.

la fille de Thaumás, celui qui s'étonne. Le verbe *thaumazein*, s'étonner, dérive de *theastai* qui signifie voir, contempler. Où nous retrouvons cette dimension de contemplation du cosmos. L'étonnement ici est un pathos, une passion. On le subit.

Chez Homère déjà, la contemplation suscitant l'étonnement est réservée aux hommes à qui un dieu apparaît. L'arc-en-ciel, lui, va relier le ciel et la terre et apporter un message aux hommes, la pensée ou la philosophie qui répond par l'étonnement à la fille de celui qui s'étonne.

Ce qui déclenche l'étonnement des hommes est une chose familière et pourtant normalement invisible. Une chose qu'ils sont forcés d'admirer. L'étonnement n'est pas le fait être intrigué ; il faut l'admiration. Et le chemin de pensée inauguré par Platon devient l'accès à l'invisible. Héraclite parlait déjà d'harmonie cachée et nommait la *physis*, la nature, qui aime à se cacher.

Chez Platon, l'étonnement va être suscité par l'idée pure, celle qu'on ne voit pas. Où nous retrouvons le chemin vers la connaissance, l'éloignement du ceci singulier subsumé sous le concept, comme dans la grande philosophie de Hegel en marche vers la réalisation de l'esprit absolu.

L'étonnement platonicien sera repris bien plus tard par Heidegger, lorsqu'il sollicite à nouveau la question métaphysique : « Pourquoi y a-t-il de l'existant plutôt que rien ? » Il retrouve l'étonnement admiratif de Platon dans une dimension de l'appel, celle de l'être, mais qui va se résoudre dans la mort, l'être-pour-la-mort.

Pourquoi le chemin de l'étonnement, au long de l'histoire de la philosophie, vient-il se dissoudre et s'effacer dans la connaissance absolue ou s'abîmer dans le néant et la mort ? N'y a-t-il pas une autre voie ? Un étonnement-émerveillement qui susciterait une nouveauté ? Unique ? Pour chaque vivant ?

Comment sortir de cette voie contemplative qui conduit en dehors de la vie et à laquelle nous entraîne, dès le début de la philosophie, le regard posé sur l'arc-en-ciel ?

La Bible et l'arc-en-ciel

L'arc-en-ciel est éminemment présent, dans le texte biblique, après le déluge, comme signe de l'alliance entre Dieu et l'humanité, entre Dieu et toute créature vivante, entre Dieu et la terre. Dieu annonce qu'il contempera l'arc, qu'il se souviendra de son alliance et qu'il n'y aura plus de déluge sur la terre (Genèse 9, 12-17). Comme dans le texte grec, il est rappelé que l'arc-en-ciel dessine un lien entre la terre et le ciel.

Mais il n'est pas question d'émerveillement ou d'étonnement. Et très étrangement, si Dieu lui-même regarde l'arc pour se souvenir de son alliance, les hommes ne sont pas incités à le regarder. Quel est le sens de cette étrangeté⁶ ? Les cabalistes considèrent en effet que l'éventail des couleurs du spectre reflète les attributs divins. Le prophète Ézéchiel (1, 28) dit ainsi : « Comme l'aspect de l'arc qui se forme dans la nue en un jour de pluie, tel apparaissait le cercle de lumière ; c'était le reflet de l'image de la gloire de YHWH. À cette vue je tombais sur ma face et j'entendis une voix qui parlait. » De même

⁶ Élie Munk, *La voix de la Thora. Commentaire du Pentateuque. La Genèse*, Paris, Fondation Samuel et Odette Lévy, 1981, p. 100.

que l'arc-en-ciel, explique Munk, apparaît comme l'unité d'un septuple rayonnement, la lumière émanant de la face de Dieu est à considérer comme le rayonnement d'une septuple bonté. Dans la prière quotidienne, nous disons que Dieu nous a donné par la lumière de sa face une loi vivante, l'amour de la vertu et de la justice, la bénédiction, la miséricorde, la vie et la paix.

L'arc-en-ciel est ainsi reconnu comme le reflet de la *shehina*, la présence divine, et les hommes ne devront pas s'attarder dans sa contemplation ni inviter leurs prochains à cette contemplation⁷. Il feront comme Moïse au buisson ardent (Exode 3, 6) qui se cacha la face, car il craignait de regarder Dieu.

Ainsi l'étonnement grec est suscité par la vision d'un dieu qu'annonce l'arc-en-ciel. Alors que l'arc-en-ciel biblique, que nous n'avons pas à regarder, est préalable à l'écoute d'une voix. Celle qu'annonce Ézéchiël, celle qui se dévoile au buisson ardent comme énoncé du Nom de Dieu.

Ce qui vient alors à nos lèvres, lorsque nous voyons – rapidement – l'arc-en-ciel, est une bénédiction : « Béni sois-Tu, YHWH notre Dieu, qui te souviens de l'Alliance et restes fidèle à ton Alliance et tiens ta promesse. »

Nul émerveillement, nul étonnement dans la rencontre de l'arc-en-ciel. L'émerveillement apparaîtra plus tard dans l'histoire humaine que nous propose la Bible. Le monde va recommencer avec Abraham à propos de qui le mot merveille/*pélé* apparaît pour la première fois.

Bible et Émerveillement

Le mot hébreu est *pélé*, et il se rapporte à Dieu lui-même. Ce mot, suivant la concordance de la TOB⁸ est traduit par : miracle, merveille, étonnant, étonnement, merveilleux prodigieux prodige et prodige. Nous lisons ainsi : « Tes merveilles », « Ses merveilles ». Mais le Nom qui est donné est celui, précisément, du Tétragramme, YHWH, et non pas celui d'Élohim traduit communément par *Théos*, *Deus*, Dieu, *God*, *Gott*, etc. Nous reviendrons sur cette merveille du Nom qui, comme le disent Schelling et Lévinas, n'est pas une essence.

Le mot merveille/*pélé* apparaît un peu plus de soixante-dix fois dans la Bible. Ce qui n'est pas très important. Est-ce à dire que les miracles importent peu ? Ou alors

⁷ Sarah Susini, jeune femme peintre, fait remarquer qu'il y a très peu de représentations de l'arc-en-ciel dans la peinture occidentale. Quelques tableaux (Rubens, Degas, Caspar-David Friedrich, William Turner, Jean-François Millet) montrent un arc-en-ciel, mais dépouillé de ses sept couleurs et inachevé. Aucun des personnages présents sur le tableau ne regarde l'arc. Et notre regard de spectateur ne rencontre que cet inachèvement.

⁸ *Concordance de la Traduction Œcuménique de la Bible, TOB*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1993.

pourrions-nous rechercher un sens particulier à la merveille, au miracle qui viendrait irriguer notre vie quotidienne ?

Approchons-nous des textes bibliques qui parlent de l'émerveillement. Le mot se trouve particulièrement dans les Psaumes. Nous lisons qu'on voit les merveilles et que la plupart du temps les merveilles relèvent de la Torah qui comporte le récit et la loi. Par exemple : « Dessille mes yeux, et je verrai les merveilles issues de ta torah. » (Ps. 119, 18). Pour apercevoir la merveille, il faut donc une transformation du regard. Un dessillement. Et le texte du Psaume se poursuit ainsi au verset 19 : « Je suis étranger sur la terre, ne me cache pas tes commandements. » Si le verset nous enseigne que la terre devient habitable par la pratique des commandements, nous apprenons également que nous avons à construire une habitation de Dieu sur terre. Comme dans un échange entre le ciel et la terre. Les voies humaines empruntent les chemins du ciel et les voies divines s'inscrivent sur la terre. La réalité apparaît alors du sein de la lecture du texte. Merveille de cette nouveauté.

Ainsi la première occurrence du miracle ou de la merveille est l'annonce faite à Sarah, l'épouse d'Abraham qu'elle aura un enfant, en Genèse 18, 14. Selon la traduction d'Henri Meschonnic⁹, nous lisons :

*« Est-ce qu'il y aurait une chose trop miraculeuse pour Adonaï
Au moment que je retournerai vers toi comme
au temps vivant et Sarah a un fils. »*

Il est peut-être prématuré de comprendre pourquoi et comment l'émerveillement nomme à la fois la loi et la naissance d'un enfant. Nous notons que la merveille concerne notre incarnation sur la terre des vivants. Le Psaume 139, 14 énonce : « Oui, je confesse (en tant que pétri dans le sein de ma mère), tu as fait de moi une merveille... ». Merveille qui se poursuit dans l'énoncé quotidien de la bénédiction que nous prononçons plusieurs fois par jour après être allé aux toilettes : « ... qui fait des merveilles et qui guérit toute chair. » Quelle est cette merveille de notre incarnation qui associe loi et naissance ?

Mais nous remarquons que le miracle, le prodige ou la merveille sont chaque fois rapportés au Nom Tétragramme « YHWH ». Celui dont on dit, chaque jour, dans la profession de foi juive, le *Shema Israël*, qu'Il est Un. Et nous voyons aussi que les lettres du mot merveille/*pélé* (*pé-lamed-aleph*) sont les mêmes que celle du mot *aleph* (*aleph-lamed-pé*) qui dit aussi l'unité, puisque la lettre *aleph* est la première lettre de l'alphabet. Il y aurait un lien entre la merveille et l'unité que l'on dit du Tétragramme nommé « Adonaï » dans la liturgie.

Revenons vers les occurrences du mot *pélé*/merveille dans le texte biblique. Les merveilles doivent être annoncées, dites, vues, remémorées (il ne faut pas les oublier), racontées, transmises dans le récit (principalement celui de la sortie d'Égypte). Nous disons même que c'est parce que nous nous remémorons les miracles de la sortie d'Égypte que nous pouvons reconnaître les miracles dans notre vie quotidienne.

⁹ Henri Meschonnic, *Au commencement. Traduction de la Genèse*, Paris, Desclée de Brouwer, 2002.

Ces merveilles et ces miracles sont donnés dans un livre, la Torah, la Bible. Ce n'est pas un spectacle naturel, et ce n'est pas non plus la vérité invisible et intelligible des idées ou de l'être pur à laquelle nous convie la philosophie platonicienne.

La Torah est une écriture, un livre que nous apprenons à déchiffrer. Et où le réel apparaît. Lorsqu'il est écrit : « Les cieux sont les cieux de YHWH, mais il a donné la terre aux fils de l'homme » (Psaume 115, 16), nous apprenons cela de la lecture du texte et non de la contemplation de la nature. Cette lecture nous invite, dans notre lien avec le ciel, à multiplier sur terre l'image et la ressemblance à Dieu par la naissance et la pratique de la loi.

Habiter la terre qui nous est donnée

Le texte des Psaumes nous enseigne que les merveilles de YHWH sont vues par une collectivité, par le peuple présenté comme assemblée du témoignage (Ps 78, 11 ; Ps 119, 129). « Devant tout ton peuple je vais réaliser des merveilles » proclame le livre de l'Exode (34, 10). Merveille qui advient également aux yeux de tous les peuples de la terre. Le Psaume 78 fait la liste de toutes les merveilles de la sortie d'Égypte. Merveilles énoncées de nombreuses fois dans le recueil des Psaumes : « Je redirai tes merveilles » (9, 2) ; « Et proclamer toutes les merveilles » (26, 7) ; « Et jusqu'ici j'ai proclamé tes merveilles » (71, 17) ; « Tes merveilles sont annoncées » (75, 2) ; « Sa puissance et les merveilles qu'il a faites » (78, 4) ; « Et les merveilles qu'il leur avait montrées... ses merveilles dont il les avait rendu témoins » (78, 11-12) ; « Que les cieux célèbrent cette merveille, Seigneur » (89, 6) ; « Proclamez parmi les peuples sa gloire, parmi les nations ses merveilles » (96, 3) ; « Car il a fait des merveilles » (98, 1).

Le Psaume 78 précise encore au verset 18 que le peuple refusa de voir les merveilles, et qu'ils mirent Dieu à l'épreuve « au fond de leur cœur ». Nous savons que l'intériorité du cœur n'est pas bonne, que c'est le lieu fermé où l'homme se croit seul, n'ayant pas de comptes à rendre à un autre que lui-même¹⁰. Et que la réparation du cœur s'appelle « circoncision ». Une petite ouverture, une « intime extériorité » pour reconnaître un autre que soi.

Le miracle ou la merveille concerne donc l'extériorité, ce qui est visible et annoncé. Au nom du Tétragramme, YHWH. Le peuple en est le témoin. Et plus précisément, le peuple comme assemblée du témoignage. La notion de témoignage est ici décisive, car il ne s'agit pas d'une extase ou d'une transe collective, d'un peuple en liesse, d'une fusion des cœurs et des esprits à la manière du grand soir de toutes les révolutions. Qu'est-ce que la parole de témoignage ? Nous savons de source biblique et talmudique qu'une parole est vraie sur la bouche de deux témoins. Ainsi l'assemblée du témoignage qui reçut la révélation de la Torah au Sinaï, cinquante jours après la sortie d'Égypte, pourrait se présenter, selon les commentaires de Maïmonide repris par Benny Lévy¹¹, comme

¹⁰ Monique Lise Cohen, *Les Juifs ont-ils du cœur ? Une intime extériorité*, Paris, Orizons, 2016.

¹¹ Benny Lévy, *Le meurtre du Pasteur. Critique de la vision politique du monde*, Paris, Verdier et Grasset, 2002, p. 101-103.

chaque fois deux personnes : Moïse et chaque-Un en Israël. Telle serait l'assemblée du témoignage, et non pas une foule en liesse et chargée d'émotion.

Ce à quoi l'assemblée du témoignage assiste n'est pas un spectacle naturel, et ce n'est pas non plus la vérité invisible de l'être à laquelle nous convie la philosophie. Disons, dans les termes énigmatiques du texte biblique lui-même, qu'il s'agit d'une vision des voix, ainsi qu'il est écrit, lors de la révélation au Sinaï, après l'énoncé des Dix Paroles : « Et tout le peuple voi-ent les voix » (Exode 20, 18).

Nous posons alors ces questions : si la merveille, au nom de YHWH, est liée à la parole de témoignage qui vient agréer la loi, s'il ne s'agit pas non plus du groupe en fusion, quelle est la place de l'individu, du sujet unique et singulier ?

Nous savons que la Torah est une écriture, un livre. Qu'elle se présente selon ces deux aspects : Torah écrite et Torah orale. Que la Torah écrite est celle qui fut donnée au Sinaï dans une inspiration prophétique, et que la Torah orale est celle qui se poursuit dans cette même inspiration prophétique offrant à profusion de nouvelles littératures sous la forme de Talmud, Midrach et Cabale. La lettre, à cet égard, n'est pas un résidu approximatif et apparent dont le sens serait dans le ciel des idées et protégé par des polices inquisitoriales sur la terre. Mais, à la différence des logiques inquisitoriales, la lettre de la Torah écrite (le Pentateuque) se fait semence pour féconder les nouveaux textes à venir de la Torah orale.

Nous apprenons à déchiffrer ce livre où le réel apparaît comme don à l'humanité. Ainsi qu'il est écrit : « Les cieux sont les cieux de YHWH, mais il a donné la terre aux fils de l'homme. » (Psaume 115, 16).

Le livre et l'unicité hors l'essence

L'appartenance réciproque des Juifs et du livre produit-elle une connaissance ? Dans la tradition juive, le livre est également appelé loi. Qu'est-ce qu'un livre qui est une loi ? Nous percevons l'étrangeté de cette question dans la formulation du premier des commandements du Décalogue : « Je suis YHWH ton Dieu qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude. » (Exode 20, 1). L'existence de Dieu est perçue comme une loi, un commandement, et non pas comme une connaissance appuyée sur des preuves. Maïmonide formule ainsi l'appréhension de cette vérité : « La connaissance de cette vérité est obligatoire en vertu d'un commandement positif, selon les termes de l'Écriture : " Je suis YHWH ton Dieu " (Exode 20, 2). Quiconque admet dans sa pensée qu'il y a une autre divinité, outre celle-ci, enfreint un commandement négatif – puisqu'il est dit : " Tu n'auras pas d'autres dieux en face de moi. " (*ibid*). »¹²

Dans le judaïsme, l'existence de Dieu est immédiatement loi comme le révèle le premier commandement du Décalogue. Cette loi est l'ouverture même de la parole, non pas comme expression d'une vérité générale, mais comme commandement personnel : « Je suis YHWH, ton Dieu... » L'existence de Dieu qui s'exprime sous la figure de la première

¹² Moïse Maïmonide, *Le Livre de la connaissance*, Paris, PUF, 1961, p.30.

des paroles-commandements est aussi l'expérience même de l'unité d'une personne. De même, la loi dans son expression personnalisée et non pas générale, provoque cette unicité. L'unité d'une personne est fondée sur la possibilité même de parler. La radicalité du « Je » est ainsi protégée dans l'énoncé hébraïque de la loi.

La vérité n'est pas le lieu où l'unité s'absorbe dans l'indifférence de l'universel, mais dans la possibilité de dire « Je ». La loi hébraïque en fournit la modalité.

L'appartenance réciproque des Juifs et du livre est un appel qui requiert chaque lecteur, dans sa singularité. Au temps de sa lecture et au temps de sa singularité.

Cette possibilité de dire « Je » est l'enseignement transmis par YHWH à Moïse, au chapitre 3 de l'Exode, lors de la rencontre au buisson ardent. Lieu et temps de la révélation du Nom. Une possibilité de dire « Je », comme sortie du langage de l'essence

Cette approche pourrait se trouver dans Schelling autour de la notion d'un Dieu non conceptuel et sans essence : « Car pour soi l'Un est inconnu, il n'a pas de concept par quoi on pourrait le désigner, mais seulement un nom – de là l'importance qu'on attache au nom – dans le nom, il est lui-même, l'Unique, celui qui n'a pas son semblable. »¹³ Question du Nom reprise par Emmanuel Lévinas dans *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* : « Mais le Nom hors l'essence ou au-delà de l'essence, l'individu antérieur à l'Individualité se nomme Dieu. Il précède toute divinité, c'est-à-dire l'essence divine que revendiquent comme les individus s'abritant dans leur concept – les faux dieux. »¹⁴

Et alors nous pourrions rencontrer à nouveau la première merveille nommée dans le texte biblique, la naissance d'Isaac, le fils de Sarah et d'Abraham, enfant de la promesse. Filiation messianique. Et nous pourrions, dans un long poème, articuler la merveille de la naissance qu'offre le récit biblique à notre écoute. Celle de la voix qui ne cesse pas.

L'enfantement du messie Poème

Les femmes orientent l'histoire dans le sens de la promesse. C'est pourquoi « Histoire » se dit en hébreu : « *Toledot* », c'est-à-dire engendremments. Ruth est l'aïeule de David, le Roi-messie, Hanna enfante le prophète Samuel qui donne l'onction à David. La Reine Esther est celle qui sauve. Reine portant la messianité.

Ruth1 ; I Samuel 2 ; Esther 5

¹³ Schelling, *Philosophie de la Révélation*, 2^o partie, PUF, 1989.

¹⁴ Emmanuel Lévinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Paris, Le Livre de Poche, 2004, p. 89, note 1.

Ruth

Histoire de pauvreté. Naomi et Ruth reviennent, indigentes, en Israël. Ruth avait dit :
« Partout où tu iras, j'irai, où tu demeureras, je veux demeurer, ton peuple sera mon
peuple et ton Dieu sera mon Dieu. »

Ses gestes
sont les gestes
du Bien
Elle oriente l'histoire
Elle, mère
du messie

Sa signature,
en bas d'un récit
écrit au féminin

Était-elle belle ?
Un geste suffit pour orienter le monde

Chemins étranges de la maternité
Elle rencontre Boaz pour enfanter le messie
L'enfant de Ruth est l'enfant de Naomi
Transmission de femme à femme

Nous ne saurons rien
du secret de sa couche,
sauf
qu'une présence divine
veille
à la venue du messie.

Fœtus enroulé comme la Torah
Histoire-Rouleau
Le Nom divin y est inscrit

Le messie advient
dans la pudeur d'un geste,
Signature ordonnée
pour l'écriture d'un nom

Aussi courte sa nuit
qu'une vie
entière
(j'aspire à son silence,
ses gestes clairs)

Sa parole qui nomme le Maître du monde.

Hanna

Hanna,
toute prière découle de toi
de ta posture
debout
plus grande que les anges

Murmurant,
dans l'écho
entre
Je, Tu et Il,
l'inscription de l'Indicible

Dans la joie de la maternité
Tu nommes
la puissance et le jugement de Dieu

Vie irradiée.

Esther

« Et Esther trouva grâce »

Elle ouvre le monde à la modernité
invisible
(monde qui se croyait sans Dieu)

Elle restaure
l'Alliance antique

« Et Esther trouva grâce »

Son nom,
sa signature,
sont inscrits
dans le Livre

Comme elle l'a voulu.

La Voix qui ne cesse pas
Poème

La Sagesse est la modulation d'une parole. Elle articule la voix depuis les origines.
Ses paroles habitent le monde à la faveur de grands sages comme le Roi Salomon.

Proverbe 8 ; II Chroniques 9

La Sagesse a dit :

« L'Éternel m'a acquise au commencement de son action, antérieurement à ses œuvres,
dès l'origine des choses... »

De l'évocation de l'antique délice,
reste pour notre humanité
la voix qui ordonne,

du plus lointain,
et
dans la proximité de nos jours,

Car là
est
notre vie

La voix qui ne cesse pas
elle
(est)
notre vie.

La voix se module dans l'histoire humaine
Résonance des paroles de la sagesse
par la bouche du Roi Salomon

La bouche
elle est
(selon l'enseignement mystique)
le féminin
en l'homme

La Reine de Saba
est venue de loin,
Elle voit
la sagesse de Salomon
« plus grande que sa renommée »

La Sagesse se donne à voir
dans l'articulation des paroles

La voix antique,
elle vient,
jusqu'à nous

Résonance
sans blessure
du verbe et de la chair.

Loin d'une mythique solitude, l'homme n'est pas seul et, comme le dit Karl Jaspers, il n'existe qu'avec autrui. Avec un Autre. Alors, le récit des merveilles de la sortie d'Égypte sera le ferment de l'émerveillement quotidien – qui n'a pas besoin d'être plaidé – puisque c'est vers Lui – YHWH, notre Dieu – que nous proclamons la louange. L'étonnement ne viendra plus s'abolir dans la mort, car la mort, selon l'enseignement d'Emmanuel Lévinas, n'est pas une fin tragique, mais elle est l'ouverture de tous les possibles. Comme la vie, elle-même, celle d'une imprévisible nouveauté. Merveille. Et ainsi, il n'y aura que la vie.

Monique Lise Cohen a fait des études de philosophie à Toulouse. Docteur en lettres, elle est poète et auteur de plusieurs ouvrages et études sur des thèmes littéraires, philosophiques, religieux et historiques.

Elle a fait son doctorat sous la direction d'Henri Meschonnic, en 1989 : « Le thème de l'émancipation des Juifs : archéologie de l'antisémitisme ». Ce texte a été publié en 1992 aux éditions Vent Terral, sous le titre : « Les Juifs ont-ils du cœur ? », avec une préface d'Henri Meschonnic.

Elle a été bibliothécaire à la Bibliothèque de Toulouse où elle a créé un secteur « Hébraïca-Judaïca » et animé un Centre d'Etude et de Recherche sur la Résistance toulousaine.

Elle a participé aux travaux de l'ISTR (Institut de Science et de Théologie des religions) de Toulouse, et animé une Unité de recherche : « Herméneutiques bibliques ».

Présidente de l'Association : « Mémoires : les Juifs dans la Résistance ». Association gérant, autour d'un site internet, les archives de l'Organisation juive de Combat pendant la Seconde Guerre mondiale (collection Joseph-Georges Cohen) : <http://www.resistancejuive.org>